

Temps et mémoire

Micheline Dumont and Nadia Fahmy-Eid

Volume 6, Number 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057721ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057721ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dumont, M. & Fahmy-Eid, N. (1993). Temps et mémoire. *Recherches féministes*, 6(1), 1–12. <https://doi.org/10.7202/057721ar>

Article abstract

In this issue dedicated to women's time and to women's participation in the construction of collective memory, a general reflexion suggests that the women's relation to history asks for epistemological and political considerations. The articles expose the challenge of discovering women's reality through almost invisible traces (Collin); a critical analysis of the American historiography of feminism (Toupin); the political option of oral history for women (Baillargeon); the new « imaginaire » of authors of historical novels (Simard) and an analysis of the impossible identity, for lack of memory, of France Theoret's heroines (Couillard). Three research notes explore the contribution of three groups of women, the bush nurses (Daible *et al.*), the older women (Charles) and filmmakers at the National Film Board of Canada (Denault) to the constitution of women's collective memory.

INTRODUCTION

Temps et mémoire

Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid

À quoi pensent-elles ces jeunes filles qui regardent l'objectif de la caméra, en ce début du XX^e siècle à la fois si lointain et si proche ? Berthe, Blanche, Claire, Antoinette, Alice, Gléphyre, un jour de juillet à la Pointe Cavagnal. Le bon vieux temps, disons-nous parfois sans vraiment y penser. Ne se croyaient-elles pas, au contraire, très modernes, devant cette merveille qui avait pour nom « Kodak », alors qu'elles pouvaient prendre le train, parler au téléphone, entendre parler des prodiges de l'électricité et voir rouler quelques automobiles. Pourquoi ne les avons-nous pas interrogées au temps où elles pouvaient encore nous confier leurs rêves et leurs déceptions ? Comment pourrions-nous reconstituer leurs pensées, leurs projets et leurs convictions ? Étaient-elles soumises au destin ? Prenaient-elles leurs décisions ? Rêvaient-elles au prince charmant ? Savaient-elles que d'incroyables débats avaient déjà cours au sujet des femmes et que l'on parlait, de chaque côté de l'Atlantique, de la « femme nouvelle » ? Étaient-elles allées au pensionnat ? Écrivaient-elles leur journal ? Désiraient-elles avoir des enfants ? Avaient-elles des amoureux ? Conservaient-elles des lettres d'amour ? Quelles images avaient-elles d'elles-mêmes ? Se sentaient-elles trop corsetées dans leur taille trop fine ? Comment retrouverons-nous la mémoire de ces femmes ? Enfin, cette mémoire peut-elle se greffer sur le temps des hommes ?

Temps des hommes, temps des femmes

On connaît bien la conception masculine du temps, elle s'est infiltrée partout dans les représentations mythologiques et iconographiques de la civilisation occidentale. On voit le vieillard, la roue inexorable, on entend la lamentation scandée de Carmina Burana, on pense à Kronos¹ dévorant ses enfants. Dans cette conception, le temps est associé à la mort (Forman 1989).

Le temps s'en va, le temps s'en va,
Madame !
Hélas ! Le temps non !
C'est nous qui nous en allons !

chantait Ronsard à Marie. Amateur de fraîches beautés, il invitait ses amantes à cueillir dès aujourd'hui les roses de la vie, parce que, bien sûr, il ne saurait les

1. La ressemblance entre le dieu Kronos et le mot grec chronos (temps) est-elle fortuite ? Voir le tableau horrible de Goya : Saturne dévorant ses enfants (Saturne est le nom romain de Kronos).

aimer si elles étaient vieilles. Mais Ronsard, on le sait, pensait naïvement que les femmes qu'il aimait ne vivraient que par le souvenir d'avoir été aimées :

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
[...]

Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle !

Dans son temps vieillissant, il aimait se ressourcer auprès du temps précoce des jeunes filles. Pour oublier qu'il était destiné à la mort. On a là l'une des images les plus tenaces de la dualité temporelle des hommes et des femmes. La beauté des femmes est ensorceleuse, mais elle est fugitive. Elle ne dure qu'une brève saison. Les hommes vivent sur un temps linéaire qui n'altère pas leur image mais qui les mène à la mort. Par ailleurs, les femmes sont davantage soumises au cycle des saisons : leur temps est circulaire, répétitif. On l'a tellement dit : il suit les cycles de la lune. Et quand la lune n'agit plus sur leur ventre, leur temps est terminé. Les démographes parlent sans sourciller de « la durée utile du mariage » (Landry 1992 : 203), rejetant hors de leurs courbes savantes les femmes qui ont dépassé l'âge de la fécondité. Beauté, fécondité, le temps des femmes... au service des hommes. Parole, actions, histoire, le temps des hommes... au service des hommes.

Temps circulaire, temps linéaire

Aux mythes dits primitifs qui exprimaient les cycles des astres et ceux de la vie et que l'on retrouve encore aux confins du monde industrialisé, mythes où les déesses et les femmes jouaient un rôle indispensable et incontournable parce qu'elles donnaient la vie, les hommes ont substitué en Occident un temps linéaire où les années s'additionnent, les règnes se mesurent, les olympiades se succèdent, les guerres commencent et se terminent, les prophéties s'annoncent, les généalogies se sculptent dans la pierre, dans les blasons, dans les registres. Aux temps féodaux, si le roi meurt et que sa femme est enceinte, on nomme rapidement un « procureur au ventre ». Les hommes ont réussi à inventer un mythe où c'est la femme qui sort du corps de l'homme. Incompréhensiblement.

On instaure même des institutions où la succession peut s'établir sans le recours obligé au ventre d'une femme. Soit dans des conclaves augustes où celui qui est élu fait vérifier par un examen approprié qu'il en est bien un, un homme s'entend. Soit encore, lorsque la pensée politique masculine invente le concept de démocratie, elle prend soin d'en exclure les femmes, déclarées alors inconstitutionnelles ou « insuffragables ». Et quand les hommes font la guerre, il y a 5 000 ans, il y a 1 000 ans, il y a 100 ans, aujourd'hui, ils violent les femmes. Incompréhensiblement².

Il y a tant de choses difficiles à comprendre dans l'histoire des hommes. Comment y jouxterons-nous l'histoire des femmes ? Arlette Farge dit autrement les choses :

Je ne suis pas lourde d'un passé difficile mais vide d'un passé étiré en longueur où tout fut fait pour que l'histoire me soit évitée. Préservée des

2. Susan Brownmiller (1976) a bien démontré la logique de rivalité masculine qui « explique » la pratique du viol en temps de guerre. Cette logique paraît toutefois incompréhensible à l'ensemble des femmes.

effets de l'histoire, exclue de ce qui pourrait être mon histoire, rendue spectatrice pour ne pas être souillée [...] Désappropriée de l'histoire, comme gage de protection d'une féminité à garder de toute contamination, et l'histoire en est forcément une. Être désappropriée de l'histoire, c'est peut-être finalement l'histoire la plus importante et la plus ordinaire qui arrive quotidiennement aux femmes. Et qui m'est arrivée, sans hasard et sans projet comme conséquence normale du seul fait d'être née fille après deux garçons. À eux l'histoire était offerte comme un gage de vie et d'ambition, comme marche vers l'avenir. À eux d'intégrer aussi bien que mal souillures, blessures et jouissances. À eux creux et monts, chemins à parcourir et traces à creuser dans le sillon humain. Deux sexes, deux destins.

Farge 1979 : 15-16

On me pardonnera cette citation trop longue qui exprime tellement bien le non-être d'où nous sortons, et que 20 années de recherches et de réflexions ont commencé à entamer :

Ah ! Vous êtes professeure ! Dans quel département ?

Au département d'histoire.

Ah ! vraiment ? Quelle période enseignez-vous ?

J'enseigne l'histoire des femmes.

L'histoire des femmes ? Mais elle commence quand ?

Elle commence au commencement, monsieur.

Les femmes sont dans l'histoire. Les femmes ont une histoire. Les femmes font l'histoire. Affirmations qui restent marginales en dépit de bibliographies interminables, de revues savantes³, de démonstrations éclairantes, de perspectives inédites, de collections prestigieuses⁴.

Résumant dans un ouvrage récent les acquis fondamentaux que l'histoire des femmes a construits et les réflexions que le concept de *gender* a suscitées, l'historienne Joan Wallach-Scott explique que le défi actuel consiste à investir le caractère essentiellement politique de la construction de l'histoire.

With this notion of politics, one could offer a critique of history that characterized it not simply as an incomplete record of the past but as a participant in the production of knowledge that legitimized the exclusion or the subordination of women [...] The realization of the radical potential of women's history comes in the writing of histories that focus on women's experience and analyze the ways in which politics construct gender and gender constructs politics. Feminist history then becomes not the recounting of great deeds performed by women but the exposure of the often silent and hidden operations of gender that are nonetheless present and defining forces in the organization of most societies. With this approach, women's history critically confronts the politics of existing histories and inevitably begins the rewriting of history.

Scott 1988 : 26-27

3. Notons, entre autres, la revue *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, parue en France de 1979 à 1985 ; *Journal of Women's History*, qui paraît aux États-Unis depuis 1989 ; *Gender and History*, qui paraît en Angleterre depuis 1989.

4. Voir l'ouvrage *Histoire des femmes*, en cinq volumes, dirigé par Georges Duby et Michelle Perrot, et publié chez Plon. Voir aussi les comptes rendus de chacun de ces cinq volumes dans le présent numéro de *Recherches féministes*.

La mémoire collective

L'entreprise à laquelle nous convie Scott est d'autant plus difficile que les femmes ont pris peu de part à la construction de la mémoire collective. Tant que cette mémoire a été constituée par la tradition orale, les femmes y ont sans doute été présentes, actives, transmetteuses. En ce temps-là, une période était vraisemblablement un cycle lunaire, un cycle menstruel⁵ ! Quand la mémoire s'est figée dans la pierre et sur l'argile puis sur les parchemins, les femmes ont commencé à en être absentes. Avec la mémoire savante, élaborée dans les universités et les cabinets d'érudition, la situation a empiré pour elles : les femmes sont devenues personnages silencieuses⁶, fortuites, cadenassées par des millénaires de représentations androcentriques. Même les héroïnes se sont conformées à ces images, car ce sont les hommes qui ont pris en charge la construction de la mémoire collective. On en a un exemple dans la construction et l'organisation d'un ouvrage récent sur les mémoires collectives au Québec (Mathieu 1991). Les femmes ne figurent dans cet ouvrage que par leur fonction reproductrice. On y apprend que les sages-femmes n'ont pas tellement de fonction identitaire (Mathieu 1991 : 144). Où sont les courtépintes, les catalogues, les trousseaux, les repas de noce, les dames patronnesses, les couventines, les dentelles liturgiques, les coiffes de religieuses, les fournées de pain, les bazars, la musique de salon, les décorations de reposoir, les pratiques multiformes où les femmes ont intériorisé dans une créativité circonscrite les balises sociales de leur subordination ? Jacques Le Goff, dans *Histoire et mémoire*, relève les étapes de cette construction identitaire gérée par les élites masculines. Il souligne toutefois comment l'invention de la photographie est venue bouleverser en la démocratisant cette mémoire collective et note, avec Bourdieu, la signification de l'« album de famille » qui exprime la vérité du souvenir social et familial. Il mentionne également que c'est le plus souvent la mère qui prend en charge la constitution de l'album de famille. « Faut-il y voir un reste de la fonction féminine de conservation du souvenir ou au contraire une conquête de la mémoire du groupe par le féminisme ? » (Le Goff 1988 : 162). On peut s'étonner de la dernière partie de ce commentaire, mais la première partie reste plausible. Les femmes documentent ce qu'elles connaissent et ce qu'elles font : la vie, les enfants.

L'histoire et la vie

À la mort de sa mère, Jean-Paul Desbiens écrit : « Le père meurt, et l'on passe en première ligne car le père est le lien avec l'histoire; la mère meurt, et l'on est orphelin, car la mère est le lien avec la vie » (Desbiens 1985 : A6). Quelle dichotomie invraisemblable ! Si la vie n'est pas dans l'histoire, où donc est-elle ? N'est-ce pas cette division toute artificielle qui fait que le rapport obligé qui produit la vie et qui est indispensable à l'*histoire* a été exclu pendant des millénaires de l'histoire qui s'écrit et se dit ?

5. Voir à ce sujet l'article de Heide Göttner-Abendroth (1989). L'auteure y présente des perspectives insoupçonnées sur les rapports entre les mythes dits primitifs et les spéculations de la physique contemporaine.

6. Je réclame le droit, pour le mot « personnage », de se mettre au féminin.

À côté de cette entreprise démesurée qui semble désormais assignée aux femmes de recommencer toute l'histoire, de se réapproprier la mémoire collective, le présent numéro de *Recherches féministes* paraîtra bien modeste. Nous avons voulu essentiellement illustrer plusieurs manières privilégiées par la recherche féministe pour se réapproprier le temps et la mémoire des femmes. La réflexion philosophique, l'histoire, la création littéraire, la recherche d'une mémoire féminine trop longtemps occultée ont servi à organiser nos réflexions. Il convient maintenant d'en saisir les principales orientations.

La trace des femmes

L'article de Françoise Collin interroge une problématique particulière de l'histoire des femmes qui tend à mettre l'accent sur l'agir féminin, sur la capacité qu'ont eue les femmes dans le passé de contourner les effets paralysants des multiples contraintes qui pesaient sur leur existence et tendaient à les enfermer dans une destinée préfabriquée.

Après avoir considéré les aspects positifs d'une telle approche sur le plan politique, l'auteure en souligne les pièges et, en particulier, le caractère réducteur. Elle se demande, entre autres, jusqu'à quel point les historiennes féministes n'ont pas eu tendance à plaquer sur le passé féminin une vision issue des comportements innovateurs et dynamiques liés à la réalité contemporaine du mouvement des femmes. Il est vrai que les filles aujourd'hui font face à un double héritage : celui qui leur a été légué par des valeurs et des modèles « féminins », qui renvoient à un univers de tradition, de conservation, de cycles à caractère répétitif, bref à un ordre ancien où elles ne se reconnaissent pas vraiment; elles font face également à un ordre nouveau, légué en grande partie par le mouvement féministe, qui les confronte à une société où elles ont à négocier durement leur place et à inventer leur destin à partir d'une innovation constante. Cette double réalité ne serait pas étrangère au choix délibéré, opéré par l'historiographie féministe, de montrer un passé féminin marqué par l'action volontariste, l'innovation et l'affirmation de soi.

Dans cette vision de l'histoire, Collin décèle également l'influence du marxisme et aussi d'une philosophie de la rationalité et du progrès liée à la modernité et donc aux Lumières. Ce qu'une telle problématique refuse de prendre en considération, nous dit Collin, c'est la réalité (passée) de la vie des femmes. Une réalité où leur action s'inscrit dans un cadre sociétal marqué par des contraintes multiples qui illustrent avant tout leur absence de pouvoir. Une réalité où les femmes ne laissent pas toujours des *marques*, ce qui ne devrait pas faire oublier qu'elles laissent par contre des *traces* importantes liées au quotidien, au répétitif, à l'entretien de la vie, à ce qui est périssable et pourtant indispensable, à ce qui « fait sens » au lieu de « faire date ».

L'auteure met au défi l'historiographie féministe de prendre en charge cet aspect fondamental de l'existence des femmes et suggère même que, là où l'histoire avoue ses limites, l'ethnologie prenne la relève. C'est donc un article qui soulève des interrogations fondamentales et qui, souhaitons-le, suscitera des débats importants parmi l'ensemble des intellectuelles qui se penchent sur le passé – et donc le présent – des femmes.

Le féminisme ou le féminin ?

La problématique à partir de laquelle Louise Toupin interroge à son tour la mémoire des femmes constitue une autre critique des possibles distorsions qui guettent cette mémoire. L'auteure commence par passer en revue l'historiographie, américaine surtout, de la première phase du mouvement féministe (1850-1960) pour expliquer comment la dichotomie égalité-différence a nourri un débat constant entre historiennes. Un débat qui remonte à Mary Beard (1946), mais que l'on retrouve, plus proche de nous, dans la discussion qui a opposé Nancy Cott à Karen Offen. S'agirait-il au fond d'une impossible définition du féminisme qui nous rendrait incapables de déterminer quels aspects de la vie des femmes mériteraient de figurer sous cette rubrique valorisée ? Faudrait-il la réserver uniquement aux luttes en faveur du suffrage féminin ? Faudrait-il y faire figurer aussi la participation importante des femmes dans la sphère de l'assistance sociale ? Et, enfin, devrait-on y inclure la partie plus obscure de l'existence des femmes, celle qui se déroule dans la sphère privée et où se déploie au quotidien une infinité de gestes qui témoignent non seulement de l'oppression des femmes, mais aussi de leurs luttes, de leur courage, de leur capacité de résistance et d'innovation ? Parlera-t-on alors de féminisme ou de féminin ? Continuera-t-on à présenter les femmes comme des victimes passives d'une destinée subie ou comme les actrices dynamiques d'une histoire vécue – sinon pensée – sur le mode de la différence ?

Cette double vision de l'histoire des femmes reste tributaire, dans l'analyse, d'une série de dichotomies du type égalité-différence, bien sûr, mais aussi et dans le même « bloc sémantique », du type nature-culture, privé-public, féminin-féministe, etc. Or, qu'il s'agisse de culture, de sexualité ou de féminisme, ces catégories floues, affirme Toupin, faussent le débat au point de départ et empêchent, en fin de compte, « l'énoncé de certaines conditions préalables à une nouvelle conceptualisation de l'opposition égalité-différence ».

Parmi ces conditions, il y a, en premier lieu, la formulation d'une question épistémologique qui renvoie à la marge de manœuvre des dominé-e-s par rapport aux structures de domination. Si, à la place de vouloir effectuer un « choix impossible » entre égalité et différence, on acceptait d'articuler entre eux les deux pôles de cette dichotomie, on pourrait quitter l'univers clos et idéalisé des discours pour rejoindre celui plus complexe, mais plus réel, des « rapports de pouvoir hommes-femmes ». On verrait alors la « différence » céder la place à une « différenciation » historiquement construite et « l'égalité » dépasser le simple calque du masculin ou la revendication d'un individualisme égoïste pour rejoindre un objectif d'accès à l'« individualité ».

La seconde condition permettant d'éviter les pièges de l'approche dichotomique nous est fournie, rappelle Toupin, par l'historiographie liée au *Black feminism*. Dans la problématique qui nous est présentée, cette vision de l'histoire souligne que l'oppression des Noires n'oppose pas mais juxtapose et intègre, sur un mode simultané, diverses oppressions liées à des appartenances à la fois de sexe, de race et de classe. Reconnaître et affirmer ces appartenances multiples et concomitantes nous amènerait à considérer comme étant trop réductrice toute analyse dichotomique de l'histoire des femmes.

Les voix différentes

L'article de Denise Baillargeon s'inscrit dans une étrange continuité avec ceux de Collin et de Toupin. Étrange parce qu'il s'agit d'une symbiose non préméditée avec les problématiques développées par ces deux auteures. Chez Baillargeon, on retrouve, en effet, transposés sur le plan méthodologique, la même prise en considération de la « trace » laissée par les femmes dans le quotidien et le même refus des dichotomies trop simplificatrices dans l'analyse. Des objectifs auxquels s'adapte très bien l'histoire orale, cet instrument méthodologique relativement nouveau dans le champ des études historiques. Un instrument qui représente également un choix politique puisqu'il permet de donner une voix aux groupes oubliés par l'histoire traditionnelle. Si parmi ceux et celles qui ont été laissés pour compte par la mémoire collective il fut d'abord question de la classe ouvrière ou des groupes marginaux, il sera assez vite question des femmes également.

Les historiennes féministes ont saisi tout le parti qu'elles pouvaient tirer d'un outil méthodologique qui permettait de pallier à la rareté des documents écrits relatifs aux femmes. De plus, l'histoire orale rend visibles des portions entières de vie qui ont comme cadre principal la sphère du privé. Elle offre ainsi la possibilité, à partir d'un angle de vision désormais dédoublé, d'articuler la sphère publique et la sphère privée. On peut, dès lors, mieux saisir les liens entre des catégories jumelées telle que : économie et famille, collectivité et individu, etc. L'analyse du changement social échapperait donc à une vision déterministe du passé et se présenterait plutôt comme la résultante à la fois de processus sociaux et de stratégies individuelles. En mettant justement à jour ces stratégies, les méthodes de l'histoire orale permettent aux femmes d'être les artisanes de leur propre histoire.

Enfin, s'il n'est pas sûr que la mémoire ait un sexe, elle a sûrement un « genre », affirme Baillargeon, puisque les hommes et les femmes ne se souviennent ni des mêmes choses, ni de la même façon. La mémoire apparaît structurée, en effet, en fonction de rôles sociaux appris et de normes prescrites, ce qui affecte jusqu'aux repères chronologiques différents selon que l'on est un homme ou une femme. Ainsi, l'histoire orale s'avère un outil privilégié pour l'analyse des rapports sociaux de sexe. Certes l'outil est délicat à manipuler. On sait que la mémoire opère un tri parmi les souvenirs, que ces derniers ne sont pas toujours fidèles, que leur teneur traduit autant, sinon plus, les options subjectives des témoins que le contenu objectif des événements rapportés. Difficultés réelles, reconnaît l'auteure, mais non insurmontables; questionnaires appropriés, confrontations des témoignages relatifs au même événement et comparaison avec d'autres enquêtes constituent autant de tests de vérification et permettent de réduire les risques de distorsion. Aussi, malgré ces difficultés et ces défis, l'histoire orale reste un outil privilégié de l'histoire des femmes et, pourquoi pas, d'une histoire des genres.

Les héroïnes inventées

Quittant le terrain de la théorie et des outils méthodologiques, l'article de Louise Simard nous plonge dans l'univers moins austère de la fiction. Mais attention, le rapport au réel n'en demeure pas moins au centre de son analyse. Il s'agit, pour l'auteure, de nous faire saisir les liens qui, à travers l'imaginaire des romancières de l'histoire, unissent le temps passé au temps présent.

Indépendamment de la période où ils ont été écrits, les romans historiques féminins seraient donc les témoins éloquentes de la contemporanéité.

Les femmes ont investi timidement ce genre littéraire à la fin du siècle dernier, mais elles seront plus nombreuses à le faire à partir des années 1980. Quelle que soit cependant la période considérée, les femmes qui écrivent le font avec l'outillage mental et symbolique que la société où elles évoluent met à leur disposition. Ainsi, les premières romancières de l'histoire – celles qui ont vécu à la fin du siècle dernier et au début du XX^e siècle – ont mis au monde des personnages féminins dont le profil reflétait assez fidèlement les attributs et les rôles conférés aux femmes par le discours dominant de l'époque. Pures, effacées et fragiles, ces héroïnes étaient également des modèles d'abnégation et aussi des porte-parole convaincues d'un discours nationaliste au service de la patrie et de la religion. S'inspirant de nombreux modèles sociaux, mais surtout influencées par un discours et une pratique qui doivent beaucoup au mouvement féministe contemporain, les romancières de l'histoire de la deuxième génération accoucheront d'héroïnes bien différentes.

Même si elles sont d'origine modeste, ces nouvelles héroïnes ne se contentent plus d'une place dans les coulisses. C'est ainsi que tout un monde sépare les personnages féminins créés par une Laure Conan ou une Adèle Bibaud de ceux que met en scène une Antonine Maillet, une Arlette Cousture ou une Chrystine Brouillet. Désormais, les profils délicats et les comportements soumis céderont la place à des personnalités fortes comme celles de Pélagie ou d'Émilie Bordeleau qui affichent une affirmation de soi, une vaillance à toute épreuve et surtout une volonté marquée de façonner l'existence au lieu de la subir. Louise Simard, romancière elle-même, nous parle de ce qu'elle connaît bien : son héroïne, Louise de Ramezay, fait partie de ces femmes fortes que nous restitue désormais le roman historique de la nouvelle vague. Les romancières de l'histoire ainsi que leurs héroïnes sont donc, conclut l'auteure, des produits de leur temps, d'une réalité et d'un imaginaire marqués manifestement par le mouvement féministe.

Les héroïnes sans mémoire

Cette tentative de réappropriation littéraire du passé par quelques romancières ne saurait cependant nous faire oublier que la littérature mondiale est peuplée d'héroïnes pensées et conçues par les auteurs masculins. Andromaque pleure par les mots de quatre génies masculins : Homère, Euripide, Virgile et Racine. Juliette brûle d'amour à travers la prosodie de Shakespeare. Emma Bovary rêve par la langue de Flaubert. L'irruption des écrivaines sur la scène littéraire, et surtout d'écrivaines qui ont voulu s'affranchir des diktats de la tradition, et qui ont réfléchi sur le caractère incontournable du féminisme, constitue l'une des percées les plus intéressantes des récentes années. Marie Couillard, examinant des nouvelles de France Théoret, propose une interprétation différente de celle de Louise Simard pour l'émergence d'un personnage. Alors que Simard illustre de quelle manière les romancières d'aujourd'hui peuvent imaginer des héroïnes différentes du passé, Théoret « fait appel à la mémoire en tant que nécessité d'associer des états de conscience passés à ce qui a lieu au temps présent et permet d'expliquer l'énonciation d'un *je* féminin ». C'est ce processus que décrit pour nous Couillard dans une démonstration qui permet de saisir les résonances

« historiques » de textes apparemment narratifs mais dont l'écriture se trouve en continuité avec les multiples interrogations suscitées par le féminisme dans la création littéraire des femmes. Pour elle, les personnages de Théoret ont du mal à accéder à l'identité du sujet parce qu'elles n'ont pas accès à une mémoire collective qui leur appartienne. Ce décodage différent permet d'établir des passerelles entre la critique littéraire et les recherches des sciences sociales sur la réalité des femmes.

Des recherches inédites

Les trois notes de recherche qui complètent la séquence des articles dont nous venons d'évoquer le contenu éclairent à leur tour un pan de notre mémoire collective lié à des facettes méconnues du travail féminin. Dans ces recherches en cours, on observe des groupes de femmes en action dans des lieux et des temps diversifiés. On voit surtout à l'œuvre des problématiques qui ont en commun la volonté de mettre en valeur la contribution active des femmes à l'histoire.

Les infirmières de colonie

La recherche entreprise par Johanne Daigle, Nicole Rousseau et Francine Saillant suit les « traces sur la neige » laissées dans les régions de colonisation par celles que l'on a justement appelées des « infirmières de colonie ». Plus que des traces, ces femmes nous expliquent les auteures, ont laissé un souvenir durable dans la mémoire des colons qui ont bénéficié de leurs services. Il fallait être bien courageuses, dévouées et même aventureuses pour accepter de travailler dans des conditions matérielles souvent très difficiles. Il fallait être aussi des professionnelles à la fois compétentes et autodidactes pour prodiguer une multiplicité de soins qui, en temps ordinaire, auraient dû être assumés par une multitude de spécialistes. Faut-il s'étonner, dès lors, que le personnage héroïque de l'infirmière de colonie ait inspiré des auteures de romans historiques ?

Mais lorsqu'on quitte l'univers du roman pour oeuvrer sur le terrain plus méthodique de la recherche historique, la réalité apparaît plus complexe. Elle nous révèle les changements progressifs qui ont marqué les conditions de travail de ce groupe d'infirmières. Elle nous renvoie à des conditions de travail où l'institutionnalisation rigide et surtout la bureaucratisation croissante ont limité de plus en plus la marge de manœuvre de ces professionnelles et réduit considérablement leurs initiatives. Sur le plan méthodologique, les chercheuses évoquent, de leur côté, les nombreux problèmes qu'elles ont dû résoudre pour asseoir les résultats de leur enquête historique sur des bases scientifiques solides. Ce projet de recherche constitue certes une entreprise difficile, mais il apparaît néanmoins animé par un enthousiasme que ses auteures parviennent à rendre communicatif.

Les vieilles femmes

Aline Charles, quant à elle, a décidé de ramener à la surface de la mémoire collective une sphère du travail féminin liée à un groupe d'âge auquel la recherche féministe, en général, n'a pas vraiment encore fait de place. Les femmes âgées, qu'elles soient laïques ou religieuses, sont loin de se résigner

toutes à l'inaction quand sonne pour elles l'heure de la retraite. Ce que l'auteure cherche à nous faire saisir, en premier lieu, c'est le caractère socialement construit de la notion même de retraite et aussi le caractère formel, sinon tout à fait arbitraire, de l'âge qui lui est associé. Comment, dans le milieu hospitalier en particulier, les femmes réagissent-elles à l'obligation de quitter le marché du travail salarié ? De quelle manière plusieurs d'entre elles parviennent-elles à contourner des directives administratives qui les condamnent en principe à l'inaction ? Les travailleuses âgées se rendent bien compte que ces directives répondent avant tout à des impératifs politiques et économiques et ignorent totalement le besoin des femmes de continuer à se sentir utiles et à exploiter leurs capacités potentielles. Que signifie enfin pour les religieuses le fait d'atteindre l'âge officiel de la retraite ? Elles dont l'existence s'est structurée autour de l'idéal du service et pour qui le repos n'intervient souvent qu'au seuil de la mort. Lois sur le travail, lois sociales, règlements et directives multiples prétendent imposer aux actrices et aux acteurs sociaux un rythme préétabli d'action et d'inaction. Mais, devant ces cycles imposés, on se rend bien compte que les femmes, que ce soit à titre individuel ou au sein de groupes (dont les religieuses), ont tendance à élaborer leurs stratégies propres. La problématique nouvelle à partir de laquelle Charles traite ce phénomène a en outre l'avantage d'élargir le concept de travail en y intégrant les deux sphères du travail salarié et du travail gratuit. Deux univers que l'analyse formelle jusqu'ici a eu tendance à séparer, mais que l'expérience de vie des travailleuses âgées contribue à rapprocher. Avec la recherche entreprise par Charles, les femmes, qu'elles soient laïques ou religieuses, salariées ou bénévoles, échappent à « une définition hégémonique » de la vieillesse et réintègrent la place qui leur revient dans notre mémoire collective.

Les cinéastes de naguère

Pour sa part, la recherche de Jocelyne Denault suit une trajectoire subtile qui va de la mémoire des femmes à celle que fixe la pellicule; une mémoire qui nous parle, plus précisément, des conditions de production et de diffusion de cette pellicule. Cependant, au-delà d'une histoire du rapport des femmes au cinéma qui se situerait devant ou même derrière la caméra, l'auteure veut retracer une histoire de la contribution féminine à l'industrie médiatique; participation des femmes à l'existence du cinéma, mais aussi effets de ce dernier sur l'existence des femmes. La recherche a pour cadre l'Office national du film (ONF) au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Il s'agit non seulement d'un organisme central dans l'existence et le développement du cinéma d'ici, mais aussi d'une période faste en ce qui concerne la participation des femmes au marché du travail. L'auteure suit à la trace les formes que revêt cette participation dans le cas de l'ONF. On rencontre des femmes à tous les paliers de cet organisme ou presque, puisqu'elles ne sont jamais aux postes de commande. Elles achètent le matériel requis, le classent et le manipulent. Elles sont présentes à la bibliothèque, au laboratoire et se retrouvent même en charge du réseau de distribution (fonction centrale à l'ONF). Mais quand on les laisse réaliser des films, c'est que les sujets portent sur les enfants, la famille, l'alimentation, la santé ou les femmes. Hors de ce territoire bien « féminin » et bien délimité, on ne trouve plus des réalisatrices mais des réalisateurs. Et la discrimination dans les fonctions a, bien sûr, son pendant en matière de salaires. L'histoire des femmes à l'ONF présente donc

des points communs avec celle qui fut la leur dans bien d'autres secteurs du marché du travail. Mais, au-delà de ce constat, il reste à cerner, non seulement les formes et l'étendue de la contribution des femmes à l'industrie médiatique, mais aussi les marques que cette industrie laisse à son tour dans la vie des femmes. La recherche de Denault promet d'apporter des réponses fort intéressantes à ce questionnement.

À suivre...

La révélation de la mémoire et du temps des femmes semble souvent illégitime au regard de l'histoire ou de la littérature officielle. Ce n'est qu'une toute petite agitation féministe, qui a commencé vers 1970 et qui va se terminer sous peu, laisse entendre une certaine critique condescendante (O'Brien 1989 : 13). Mais quand seront reconstituées toutes les expériences des femmes, quand seront déconstruites toutes les dichotomies binaires qui bloquent nos réflexions, quand les femmes du passé et d'aujourd'hui auront imposé toutes leurs multiples identités et leurs voix polyphoniques, et, pourquoi ne pas rêver, quand nos confrères liront les analyses de *Recherches féministes*, peut-être pourrions-nous penser que la stratégie de la recherche féministe universitaire n'a pas été vaine.

Micheline Dumont
Département des sciences humaines
Université de Sherbrooke

Nadia Fahmy-Eid
Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

RÉFÉRENCES

- BROWNMILLER, Susan
1976 *Le viol*. Paris et Montréal, Stock et L'Étincelle.
- DESBIEENS, Jean-Paul
1985 « Ma mère s'appelait Alberta », *La Presse*, 23 octobre : A-6.
- FARGE, Arlette
1979 « L'histoire ébruitée », in *L'histoire sans qualité*. Paris, Galilée : 15-39.
- FORMAN, Frieda Johles (dir.)
1989 « An Introduction », in *Taking our Time. Feminist Perspectives on Temporality*. Oxford, Pergamon Press : 1-9.
- GÖTTNER-ABENDROTH, Heide
1989 « Urania/Time and Space of the Stars. The Matriarchal Cosmos through the Lens of Modern Physics », in Frieda J. Forman (dir.), *Taking our Time. Feminist Perspectives on Temporality*. Oxford, Pergamon Press : 108-119.
- LANDRY, Yves
1992 *Orphelines en France, pionnières en Nouvelle-France : les filles du roi au XVII^e siècle*. Montréal, Leméac.

LE GOFF, Jacques

1988 *Histoire et mémoire*. Paris, Gallimard.

MATHIEU, Jacques et Jacques Lacoursière

1991 *Les mémoires québécoises*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.

O'BRIEN, Mary

1991 « Periods », in Frieda Johles Forman (dir.) *Taking our Time. Feminist Perspectives on Temporality*. Oxford, Pergamon Press : 11-18.

SCOTT, Joan Wallach

1988 *Gender and the Politics of Women's History*. New York, Columbia University Press.